son armée. On coupait la main droite à un croisé qui en avait frappé ou blessé un autre. Comme il était important, pour l'approvisionnement des pèlerins, d'inspirer la confiance à ceux qui fournissaient ou vendaient des vivres, celui qui manquait à sa parole dans un marché, ou rompait un contrat par violence, était condamné à subir la peine capitale.

Il faut croire qu'indépendamment des lois générales proclamées par le chef de la croisade, chaque peuple avait porté en Orient ses coutumes, qui servaient de règles pour maintenir la subordination et rendre la justice à chacun des pèlerins; toutefois il ne nous reste que des vestiges épars de toutes ces législations diverses. Les croisés n'avaient le plus souvent d'autres lois que les préceptes de l'Évangile, et n'avaient à redouter dans leurs excès que le tribunal de la pénitence et les menaces de l'Église.

CHAPITRE XLIII

CONTINUATION DU MÊME SUJET

A la vue de ces nombreuses armées qui s'en allaient d'Europe en Orient, on se demandait d'abord quel moyen on avait de pourvoir à leur entretien. Tous ces guerriers francs, qui ne restaient jamais plus de vingt ou de quarante jours sous les drapeaux des armées féodales, n'étaient guère en état de s'approvisionner pour ces guerres lointaines, qui duraient souvent plusieurs années. Chaque chef avait sans doute la pensée de s'approvisionner pour la route; mais tous ignoraient les difficultés des chemins, les distances qu'ils avaient à parcourir, et cette ignorance même retenait les croisés dans une sécurité malheureuse. Les troupes les mieux disciplinées pouvaient à peine atteindre Constantinople sans éprouver les horreurs de la faim.

Quand les pèlerins s'approchaient des côtes de la mer, des vaisseaux leur apportaient des provisions; mais ces secours n'arrivaient pas toujours à propos, et lorsque ces vivres arrivaient, les pèlerins qui manquaient d'argent n'en souffraient pas moins de la disette. Les habitants des pays que traversaient les croisés fuyaient à leur approche, emportant tout ce qu'ils avaient, de sorte que les chrétiens s'avançaient dans des contrées désertes et stériles, n'ayant pas même l'espoir que la victoire vînt à leur secours, et leur livrât la dépouille d'un camp ou d'une ville prise d'assaut.

Il ne s'agissait pas seulement de se procurer des vivres, mais de les

transporter. Il paraît que dans les longues marches chaque croisé portait ses provisions. Dès la première expédition, on employa des chariots, auxquels on fut obligé de renoncer dans les chemins difficiles. Les chroniques contemporaines, lorsqu'elles décrivent une disette ou une famine, ne manquent jamais de déplorer la cherté excessive des vivres, ce qui prouve qu'il y avait, à la suite des armées chrétiennes, des marchands qui vendaient des provisions. Quand les croisades, abandonnant la route de la terre, prirent la route de la mer, il devint moins difficile d'approvisionner les armées chrétiennes. Néanmoins la disette désolait encore la multitude des pèlerins toutes les fois qu'on était arrêté par le siège d'une ville ou par une résistance inattendue de l'ennemi.

Après avoir suivi les défenseurs de la croix sur les champs de bataille de l'Orient, on veut savoir quelles étaient leurs armes, quelle était leur manière de combattre. Les armes offensives étaient la lance de tremble ou de frêne, terminée en fer aigu, ornée le plus souvent d'une banderole; l'épée longue et large, tranchant d'un seul côté; plusieurs sortes de flèches ou de javelots, la hache et la massue. Parmi les armes défensives, on distinguait les boucliers à forme ovale ou carrée, le haubert ou jaque de mailles, tissu de fil d'acier; le casque et le heaume surmonté d'un cimier et d'un chaperon, la cotte d'armes, le gobisson de cuir ou de drap, doublé de laine; la cuirasse ou plastron d'acier ou de fer. Nous ne croyons pas que les croisés, surtout dans les premières expéditions, fussent couverts d'une armure pesante, comme les guerriers du XVe siècle. Cette armure eût été trop incommode pour porter la guerre en des climats lointains.

Les machines de guerre employées dans les croisades étaient les mêmes que chez les Romains; on y voyait le *bélier,* grosse poutre armée d'une masse de fer, qu'on poussait contre les murailles avec des câbles et des chaînes; le *muscule,* qui mettait à l'abri les travailleurs, et que le cuir et les briques défendaient de l'atteinte du fer et des pierres; le *pluteus* et le *vulnea,* couverts d'une peau de bœuf ou de chameau, sous lesquels se plaçaient les soldats chargés de protéger ceux qui montaient à l'assaut; les *catapultes* et les *balistes,* d'où partaient d'énormes javelots, et qui lançaient des quartiers de roc et quelquefois même des cadavres d'hommes et d'animaux; enfin les tours roulantes à plusieurs étages, dont les sommets dominaient les murs, et contre lesquelles les assiégés n'avaient d'autre moyen de défense que l'incendie.

Les armées chrétiennes avaient avec elles une musique guerrière qui donnait le signal des combats. Les instruments les plus usités étaient les trompettes d'airain, les cornets de bois, d'or ou d'argent, les sistres, les harpes, les timbales ou nacaires, et les tambours, empruntés aux Sarrasins. Nous avons parlé des cris de guerre des croisés. Tout le monde sait que dans le moyen âge la cavalerie formait la véritable force des armées. Les chevaliers de la croix n'avaient plus de confiance dans leur bravoure lorsqu'ils perdaient leurs chevaux; nous les avons vus quelquefois monter sur des chameaux, même sur des ânes et des bœufs, plutôt que de combattre à pied. La cavalerie chrétienne avait toujours à sa suite une foule considérable de fantassins, que les chroniques désignent par le mot latin *vulgus,* et qu'on employait utilement dans les sièges. Les croisés ignoraient les ruses ou les stratagèmes de la guerre, et Saladin lui-même leur reprochait d'avoir négligé ce moyen de vaincre : se précipiter sur l'ennemi qu'ils avaient devant eux et l'attaquer à force ouverte, voilà toute leur tactique.

La subordination et l'ordre n'ont jamais beaucoup régné dans les armées de la croix, et l'indiscipline amena souvent des désastres. A chaque combat on défendait aux guerriers de s'arrêter aux dépouilles de l'ennemi avant d'avoir achevé la victoire. Dans ce cas, rien n'était plus difficile que de se faire obéir; les défenses les plus sévères ne prévinrent pas toujours les malheurs qu'entraînait l'amour désordonné du butin. Parmi les causes de l'indiscipline dans les armées chrétiennes, on peut compter aussi l'extrême bravoure des chefs et des soldats. Cette bravoure ne connaissait point le danger, et toute précaution prise contre l'ennemi semblait une marque de faiblesse et de timidité. On avait un mal plus grand à redouter : nous voulons parler de la licence des grands et des habitudes féodales que les chevaliers et les barons portaient au milieu des guerres saintes. Nous avons vu que dans la seconde croisade la ruine d'une armée florissante vint de la désobéissance d'un chef, désobéissance pour laquelle Geoffroy de Rançon ne fut puni que par la perte de son commandement et de sa renommée militaire.

Nous achèverons d'indiquer la physionomie morale des croisades en examinant brièvement quels ont été dans la guerre et dans la paix les rapports des chrétiens et des musulmans. Dans la première guerre sainte, l'ardeur des passions religieuses ne permettait guère les relations diplomatiques. On vit quelquefois des alliances offensives et défen-

sives entre les chrétiens et quelques princes musulmans; mais une méfiance mutuelle empêcha toujours que ces alliances n'eussent des résultats et de la durée. Les uns croyaient déplaire à Jésus-Christ en se rapprochant des infidèles; les autres redoutaient la colère de Mahomet en mêlant leurs drapeaux à ceux de la croix. Les négociations les plus remarquables des Francs et des puissances musulmanes furent celles d'Amaury, roi de Jérusalem, et du calife du Caire. Au grand scandale des musulmans, le *Prince des croyants* fut obligé de présenter sa main nue aux députés chrétiens. Nous avons eu occasion de remarquer que Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et Richard montrèrent vis-à-vis des puissances musulmanes une urbanité chevaleresque qui fut un spectacle nouveau dans les guerres d'outre-mer. La croisade de Frédéric II ne fut qu'une longue négociation; l'empereur d'Allemagne et le sultan du Caire se trouvaient dans une situation également embarrassante : l'un était méprisé des chrétiens, l'autre maudit des musulmans, et tous les deux désiraient la paix dans la crainte de leurs alliés et de leurs soldats.

Pendant son séjour en Palestine, Louis IX entretint des relations avec les émirs du Caire et le souverain de Damas; si ces négociations ne purent point réparer les malheurs de la croisade, la charité du roi de France leur dut au moins la délivrance d'un grand nombre de prisonniers chrétiens. Revenu en Europe, le monarque ne cessa d'avoir les yeux attachés sur l'Orient, où il brûlait de porter encore l'étendard de la foi chrétienne. On sait que Louis reçut plusieurs ambassades du roi de Tunis; il espérait que le prince infidèle se convertirait au christianisme; cette espérance l'entraîna à la fin dans une dernière croisade, où l'attendaient les palmes du martyre.

Quand l'Orient ne vit plus les armées de la croix, les traités de commerce devinrent le seul objet des négociations avec les musulmans. Il est curieux de voir avec quelle sagacité toutes les difficultés sont prévues dans ces pièces diplomatiques, et quel esprit de ruse et de prudence présidait à leur rédaction. Plusieurs nous ont été conservées par les historiens orientaux; lorsqu'on les lit avec attention, on juge que les puissances musulmanes craignirent longtemps le retour des guerres saintes, et qu'elles ne cessèrent point de nourrir contre les chrétiens de l'Occident des défiances et des préventions.

Chevaliers bannerets.